ARIEL DE VIDAS Anath, *Le Tonnerre n'habite plus ici : culture de la marginalité chez les Indiens teenek (Mexique)* (préface de Nathan Wachtel), Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, coll. « Civilisations et Sociétés » 111, Paris, 2002, viii + 476 p., bibl., index, gloss., ill., photos

Perla Petrich

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/jsa/1583>

DOI : 10.4000/jsa.1583

ISSN : 1957-7842

Éditeur

Société des américanistes

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 214-218

ISSN : 0037-9174

Référence électronique

Perla Petrich, « ARIEL DE VIDAS Anath, *Le Tonnerre n'habite plus ici : culture de la marginalité chez les Indiens teenek (Mexique)* (préface de Nathan Wachtel), Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, coll. « Civilisations et Sociétés » 111, Paris, 2002, viii + 476 p., bibl., index, gloss., ill., photos », *Journal de la Société des américanistes* [En ligne], 89-1 | 2003, mis en ligne le 17 novembre 2005, consulté le 04 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/jsa/1583> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jsa.1583>

Ce document a été généré automatiquement le 4 septembre 2022.

Tous droits réservés

ARIEL DE VIDAS Anath, *Le Tonnerre n'habite plus ici : culture de la marginalité chez les Indiens teenek (Mexique)* (préface de Nathan Wachtel), Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales, coll. « Civilisations et Sociétés » 111, Paris, 2002, viii + 476 p., bibl., index, gloss., ill., photos

Perla Petrich

- 1 Les Teeneks dont nous parle cet ouvrage ne sont pas plus de 43 000 individus et sont installés sur les collines des piémonts de la Sierra Madre orientale, dans le canton de Tantoyuca, au nord de Veracruz.
- 2 Ces descendants de la culture huastèque ont vu leur parcours historique brisé une première fois par la colonisation aztèque et une deuxième fois par celle des Espagnols. Ils vivent actuellement dans une marginalisation complète par rapport aux Blancs, aux métis et aux Nahuas de la région. Ils occupent les terres les moins fertiles et doivent se cantonner à la culture du maïs et des haricots. De plus, ils jouissent d'une mauvaise réputation et les métis les méprisent et les traitent de personnes « indolentes, rétives, revêches et méfiantes vis-à-vis du monde extérieur ».
- 3 De prime abord, ils n'ont rien de cet exotisme qui pourrait attirer voyageurs intrépides ou ethnologues avides de jamais vu. S'ils ont leur propre langue et leur propre territoire, ils ne portent pas le costume traditionnel, ils n'ont pas de système de charges religieuses,

ni de rituels réguliers. Ils ne revendiquent pas même leur appartenance ethnique. Les Teeneks n'ont d'autre préoccupation que celle de nourrir leurs enfants. Une grande partie de leur énergie est monopolisée par cette question prégnante : « Qu'allons-nous manger aujourd'hui ? ». « Pour nous, l'important c'est de ne pas mourir de faim, le reste n'est qu'un luxe [...] ». Cet état d'extrême pauvreté peut en partie s'expliquer par leur croissance démographique et par le manque de terre cultivable. Pourquoi Anath Ariel de Vidas a-t-elle choisi les Teeneks et, plus précisément, ceux du hameau de Loma Larga, à quinze kilomètres de Tantoyuca ? Pourquoi leur avoir consacré six ans de recherche conclus par une thèse de doctorat, puis par l'ouvrage de 476 pages qui nous occupe ?

- 4 Le hasard, auquel sont dues bien des rencontres décisives, en est à l'origine. Cependant, l'auteur présupposait déjà que, derrière toute cette véhémence négation de marques extérieures, demeurait un système de représentations. Une vision du monde intériorisée, un système symbolique qu'il fallait chercher, avec patience et par un long travail de persuasion. C'est pourtant bien plus qu'un travail de recherche finement programmé que nous découvrons, nous lecteurs, au long de cet ouvrage. Il ne s'agit pas seulement de confirmer que les Teeneks ont une culture. Au-delà de cette démonstration, nous sommes témoins, au fil des pages, d'un parcours subtil de complicités, de respect mutuel, d'ambiguïtés et parfois même de méfiances, parcours nécessaire pour tisser les échanges entre Teeneks et ethnologue. C'est à partir de cette proximité familière que Victoria, Dionisio, Leocadia, Plácido, Demetrio, Anatolio, Leocadia, Imelda, Francisca et les autres se sont peu à peu dévoilés.
- 5 Une des grandes qualités de cet ouvrage est l'impression de normalité que donnent les dialogues, la sensation de bien-être qui s'en dégage. Les « informateurs » sont des « amis », des « compères » et l'ethnologue est, avant tout, celle qui réussit cette difficile conjonction entre observateur distancé et acteur participant. Le pluriel qui est très souvent utilisé n'est pas une figure rhétorique, mais toujours le reflet d'une interaction qui est à la fois assez engagée et suffisamment objective pour obtenir une approche sans fusionner avec la vision des autres. Anath Ariel de Vidas participe aux pratiques quotidiennes mais en gardant toujours suffisamment de distance pour conserver une vision d'ensemble et se situer en tant que narrateur extérieur. Lors d'une expédition guidée et organisée par des Teeneks à la montagne où vivait jadis la divinité Tonnerre – aujourd'hui chassée ailleurs par l'intrusion des pétroliers – l'ethnologue se prête naturellement à un rite. Elle prend part sans aucune hésitation à la réalité de la pratique comme à celle de l'écriture. Une écriture dépouillée, sans jugement ni commentaire pouvant suggérer une prise de position. La seule présentation du vécu : « Pour ne pas prendre de risques, nous ramassâmes sept cailloux afin de ne pas rêver par la suite de la montagne et pour ne pas qu'elle nous poursuive ».
- 6 À ces moments de tensions mystiques s'ajoutent d'autres instants où l'ethnologue arrive, toujours par le simple récit d'une situation, à nous mettre face à des questions fondamentales qui touchent aux principes mêmes de la recherche ethnographique et à la façon de mener celle-ci. Parmi bien d'autres exemples, celui de la fête de préparation de grands tamales cuits dans un four enterré et qui donne lieu à des interrogations concernant le sens symbolique de gestes apparemment « fortement liés à un acte rituel ». La réponse des gens est inattendue : « face à l'avalanche de questions désopilantes que je leur posais, mes informateurs se moquèrent de moi. La présence de toute la parenté était due au fait que c'était la première fois que Florencio faisait des *boliim* et qu'il avait besoin d'aide, laquelle était rémunérée par des morceaux choisis de

viande ; le fait d'avoir creusé différents trous dans la terre était dû à l'infiltration d'eau dans les premiers trous creusés ; le feu jailli de la terre était dû à une mauvaise étanchéité du four ; si le travail s'était prolongé toute la journée jusqu'au soir, c'était que les gens n'avaient pas bien travaillé et la nuit de pleine lune était un pur hasard [...] J'ai reçu des réponses d'ordre technique ou pragmatique là où je m'attendais à de la symbolique ». Ces récits d'une simplicité magnifique et, partant, émouvante sont révélateurs d'un authentique travail anthropologique.

- 7 La première partie de cet ouvrage met en perspective l'univers naturel et social des Teeneks dans la Huastèque, cette région multiethnique dont les Teeneks, les Nahuas, les Tepehuas, les Otomis, les Totonagues, les Pames et les métis se partagent le territoire. Une description de l'organisation sociale et économique nous permet de comprendre la situation de cette société subordonnée et marginale.
- 8 La deuxième et la troisième parties s'intéressent à la reconstruction de la vision du monde teenek. Il s'agit de mettre en évidence de quelle façon ils trouvent, sur le plan imaginaire, une explication à leur situation réelle et quotidienne de misère et comment cet univers symbolique leur permet de s'accommoder, de résister et ainsi de survivre.
- 9 Les Baatsik' (*baat* : « entortillé » ; *ik* : « vent »), dont une traduction possible serait « vent entortillé des ancêtres », sont au centre de cet ouvrage. Ce sont ces ancêtres mythiques, ces pré-humains avec lesquels les Teeneks partagent leur territoire, ces premiers habitants qui avaient trois pieds et qui ne pouvaient pas déféquer, et donc ne mangeaient pas. Ils vivaient autrefois dans l'obscurité. Puis le soleil apparut et provoqua la panique. Alors une grande partie d'entre eux tenta de s'enfouir sous terre et mourut. Depuis lors, ils vivent sous terre. Ces êtres représentent pour les Teeneks la conscience première et fondamentale de l'altérité. L'opposition qui les sépare – et les unit – aux Baatsik' est la base d'une identité intracommunautaire. Les Baatsik' occupent l'« ailleurs » (l'inframonde), ils symbolisent le « jadis » (les premiers habitants), l'espace sauvage, l'obscurité, la nourriture crue et insipide. Les Teeneks occupent au contraire le monde terrestre – « l'ici » – dans « le présent ». Ils se situent dans l'espace domestiqué, civilisé. Ils acceptent la lumière, la nourriture cuite et salée. Cependant un lien d'ancestralité unit les Baatsik' aux Teeneks dans une relation hiérarchisée indéniable : les Baatsik' sont « les Autres » à l'intérieur même de leur univers. Les « Autres », en tant qu'opposés mais nécessairement complémentaires, sont capables des pires châtements mais sont également protecteurs parce que, en tant qu'ancêtres, ils légitiment l'occupation teenek du territoire.
- 10 La vie des Teeneks est conditionnée par une série de règles qu'il ne faut pas transgresser afin de préserver un équilibre avec « les Autres », ces ancêtres mythiques. Ainsi, par exemple, tout le territoire est parfaitement délimité et la survie des Teeneks est conditionnée par le respect scrupuleux des lignes de démarcation entre les emplacements où ils peuvent cultiver et installer leurs foyers et l'ailleurs des montagnes, pierres, grottes... où les Baatsik' sont les seuls maîtres.
- 11 L'auteur nous donne les clés interprétatives pour connaître ces esprits d'essence féminine qui ont un comportement contraire à celui des humains et dont les habitudes constituent le reflet d'un monde inversé (ils marchent sur la tête, ils mangent les déchets et les excréments...). De plus, elle démontre que ces ancêtres sont à l'origine de la conception teenek du corps, de la maladie et de la mort.
- 12 Un profil identitaire différent se construit quand il s'agit d'opposer la société teenek à une société extraterritoriale. Dans ce cas, « l'Autre » est le métis et les référents

d'opposition se situent à un autre niveau : la langue espagnole, les saints catholiques, l'écriture, les terres de la plaine, l'élevage, les médecins, le monde urbain, la richesse, etc. Dans cette confrontation différentielle, une nouvelle relation hiérarchisée s'instaure : les traits que les Teeneks s'attribuent sont toujours de l'ordre de la dysphorie : « sauvages », « vaincus », « sales », « puants », « pauvres ». Les métis sont alors les êtres supérieurs. Les Teeneks les considèrent comme les descendants d'Abel et, dans une métaphore animalière, ils les assimilent aux dindons. Les Teeneks se représentent eux-mêmes comme les descendants de Caïn et s'identifient à des poules, des animaux ordinaires qui se nourrissent de ce qu'ils trouvent.

- 13 L'identité face à l'extérieur ne s'affirme pas sur un patrimoine valorisé et revendiqué mais sur l'autodévalorisation et par une marginalité voulue. Cette marginalité est considérée comme « un champ de manœuvre » et, si elle n'est pas la seule, elle constitue, à tout le moins, une des particularités les plus significatives de ce groupe.
- 14 Dans le rapport avec le monde extra-communautaire se produit également un phénomène de complémentarité : les Teeneks contemporains, pour subsister, ont besoin d'accepter certaines valeurs métisses. Ainsi, se « rattachent-ils » à la religion catholique, par exemple. Il en résulte ce que l'auteur nomme « une seule religion bipartite » qui caractérise et, en conséquence, définit l'identité des Teeneks actuels.
- 15 Pour finir, une phrase de l'auteur tirée de sa conclusion : « L'espace teenek n'est donc pas uniquement l'espace de la mémoire marginalisée, mais également celui d'une élaboration culturelle de la diversité ». Et nous ajoutons : ce livre ne nous renseigne pas seulement sur les Teeneks mais va bien au-delà, il nous apprend comment mener un travail de terrain avec sensibilité et respect des Autres. De plus, l'écriture est claire, précise et par moment poétique, et trouve le juste ton pour décrire les paysages et raconter la vie de ces hommes teeneks.

AUTEURS

PERLA PETRICH

Université Paris VIII